

beaucoup d'ouvrages de non-fiction, essais et lettres. Parfois l'on a tendance à considérer ces travaux comme « non créateurs ». On vous tient pour une « penseur », voire une « philosophe », mais vous n'êtes pas vraiment une écrivaine si vous n'exprimez pas vos idées sous forme de fiction ou de poésie. Quels sont vos sentiments à cet égard ?

Je pense que la création revêt de multiples formes ... L'important est que la forme choisie vous convienne, qu'elle soit librement choisie et non arbitrairement, en vertu de ce que vous pensez *devoir* choisir. L'une des luttes de l'écrivaine (l'une des miennes, en tout cas) est d'oser faire confiance à la forme qu'elle estime juste.

Et nous devons aussi oser la publier. Quand je rassemblais les extraits qui devaient former *We cannot live without our lives* (Nous ne pouvons vivre sans nos vies, Éd. Grossman-1974), je compris dans un sursaut que, traitant de l'oppression des femmes, rien dans ce manuscrit ne relatait mon oppression spécifique de lesbienne. Alors je me souvins des lettres que j'avais écrites à un camarade noir qui avait été jeté en prison avec moi en Géorgie. Il m'avait demandé par écrit d'aller le rejoindre dans le sud afin de participer à l'un de ses projets. Je lui avais répondu qu'à cette période précise de ma vie je me sentais d'abord dans l'obligation d'affronter l'oppression que je subissais en tant que lesbienne. Et, dans notre échange de lettres, je traitai en profondeur du sujet. Aussi, je me mis à penser que, peut-être, je pouvais inclure ces lettres dans le livre. Je me souvins avoir connu une longue période d'incertitude : je m'interrogeai moi-même, j'interrogeai mes amis pour savoir s'il convenait d'inclure des lettres dans le volume. Une amie, qui aimait beaucoup les lettres en elles-mêmes, avait le sentiment qu'esthétiquement elles ne pouvaient trouver place dans un livre ... elles étaient trop personnelles. Néanmoins, je décidai de les utiliser. Je fus contente, à la sortie du livre, de voir que mon amie m'approuvait entièrement.

Avez-vous connu d'autres crises concernant la qualité trop « personnelle » de votre écriture ?

Tout au long de ma vie, je suppose. Je me souviens du premier article que j'aie jamais écrit ...

après mon voyage à Cuba en 1960. Edmund Wilson, un ami, me dit qu'il avait recommandé l'article au *New Yorker*, que le seul changement à apporter était de rendre plus impersonnel le premier paragraphe. Or ce paragraphe me plaisait tel quel. Ne voulant cependant pas perdre la chance de voir l'article publié, j'optai pour une ouverture plus « objective ». Heureusement, le magazine qui finit par me publier, *The Nation*, choisit mon original. Et je continuai à faire du journalisme, une forme de journalisme très personnel en vérité.

Oui, toute ma vie j'ai dû prendre de ces décisions ... jusqu'où aller trop loin dans le « personnel ». Mes tout premiers poèmes, qui remontent à 1933-34, étaient des poèmes écrits à la première personne qui exprimaient, sans pudeur aucune, mes sentiments amoureux, mes sentiments lesbiens. Et ces premiers poèmes étaient de purs jaillissements. Lorsque j'allai à l'Université, j'appris à me méfier de cette voix qui parlait à la première personne et de ces sentiments à la première personne. Je me mis à écrire de moins en moins de poèmes. Et, durant une courte période, j'écrivis à la troisième personne. Assez vite, en vérité, je revins, de façon irrépensible, à la première personne. Dans les poèmes. Mais les poèmes ne jaillissaient plus de moi ... ou du moins rarement.

La peur d'être trop personnelle — la peur de ne pas faire de « l'art » si nous le sommes — cette peur m'a empêchée d'écrire un livre que j'avais commencé puis mis de côté pendant vingt ans. C'est *A book of travel ... and of humming under my feet* (Livre de voyage ... et sous mes pieds le fredonnement) que j'avais à l'origine intitulé *Book of travail*. Un livre sur la lutte menée pour accepter mon moi sexuel. Je l'ai achevé il y a deux ans et espère le voir publier à la fin de l'année. J'avais écrit le premier chapitre ... en 1952; j'avais le plan du livre dans la tête et une grande envie de l'écrire. Puis je montrai ce chapitre à quelques amies et toutes semblèrent embarrassées. Il m'apparaît évident aujourd'hui qu'elles étaient embarrassées parce que je révélais mon lesbianisme. Mais l'évident n'était pas évident pour moi à l'époque. Je pensai : elles doivent voir des choses qui m'échappent... j'ai dû rater quelque chose, le livre est faible, ce n'est pas de l'art. Et sans

plus y penser, je le rangeai dans un tiroir. Je me mis alors à écrire des nouvelles. La plupart de ces histoires se référaient à des expériences de ma vie mais, tout à fait intentionnellement, je les écrivis à la troisième personne en pensant que, de cette façon, je pourrais éviter le mystérieux défaut, l'étrange faille qui apparaissait quand une femme écrivait à la première personne. Je pense néanmoins que ce sont de bonnes nouvelles. Et vraies. Elles ont été réunies sous le titre : *Wash us and comb us*. Je n'entends nullement dire cependant qu'il faille toujours écrire à la première personne pour écrire au mieux. Pourtant, dans mon cas, c'est souvent ainsi. Tout ce que je sais, c'est que j'en étais venue à avoir peur d'écrire de cette façon. Mon moi « artiste » était affolé(e). Et devait apprendre à ne pas avoir peur.

Qui a influencé votre écriture ?

Oh, trop d'écrivains pour que je les nomme tous. Si vous me demandez qui m'a aidée à croire en moi-même comme créatrice ... une créatrice à la première personne ... pendant que je finissais mon *Book of travel*, je nommerai d'abord Kate Millett. Son livre *Envol* m'a aidée à croire à ce que je faisais. Ainsi *The notebooks that Emma gave me*, de Kathy van Deur. En fait, ces deux livres sont sortis alors que j'avais à demi achevé le mien (je l'avais repris en 1972). Mais elles m'ont aidée à garder courage. Ainsi, du livre de Jane Gapen, *Something not yet ended*, à la parution duquel j'ai participé, Jane et moi vivant ensemble depuis de longues années. Je ne devrais pas oublier de nommer et remercier Rita Maë Brown pour *Meli Melo* ... sorti alors que je rédigeais mes premiers chapitres. Ce livre m'a aidée à continuer à oser écrire comme je le faisais, sans masque, de ma voix la plus personnelle. Et le livre de Linda Marie, publié en 1978, *I must not rock*. Si j'avais lu *Zami* d'Audre Lorde, cet ouvrage m'aurait donné une grande force. Rétrospectivement, en tout cas, il m'en donne beaucoup.

Dans *Travel*, vous parlez des nombreux refus que vous avez essayés après avoir écrit votre premier manuscrit *Running away from myself* (A tire d'aile

loin de moi) : A dream portrait of America drawn from the films of the 40'S (Portrait de rêve d'une Amérique d'après les films des années 40). Je sais qu'il n'a été publié que bien des années après avoir été écrit. Quel effet cette absence de publication a-t-elle, selon vous, sur l'œuvre d'un écrivain ?

C'est meurtrier. Je crois que j'ai failli être tuée comme écrivain. Car durant les années 40-50, malgré de sporadiques essais sur le théâtre et le cinéma heureusement publiés, je ne pus réussir à intéresser un seul éditeur. Oui, je publiais quelques rares poèmes, une ou deux nouvelles, mais la plupart des nouvelles écrites dans les années 50 furent publiées en 70. Chaque fois qu'on acceptait quelque chose de moi, je me disais : ah, enfin ! Mais la fois suivante j'essuyais un refus. Même quand l'essai ou la nouvelle me semblait meilleur que le précédent. Je n'avais pas encore de vision féministe qui m'aidât à comprendre pourquoi si souvent mes meilleurs ouvrages étaient rejetés. L'écriture était tout pour moi. Chaque fois qu'il m'arrivait, pour une raison ou pour une autre, de ne pouvoir écrire, je me sentais toujours légèrement malade. Je me demandais : « qu'est-ce qui ne va pas ? » Et puis, bien sûr, je comprenais que c'était tout simplement l'absence d'écriture. Vers la fin des années cinquante, j'avais subi tant de rejets que je commençai à perdre courage, à craindre de ne plus pouvoir écrire, même si l'écriture *était* toute ma vie.

Puis, en 1960, je découvris la non-violence et je devins un membre actif du mouvement. Je me mis à écrire, à relater toutes les actions auxquelles je prenais part et ... soudain, tout ce que j'écrivais fut publié. J'eus de la chance que les événements se produisent à ce moment-là. J'eus de la chance de participer aux actions, quelles qu'elles fussent; je pus redevenir une écrivaine. Ce n'est pas que les écrivains aient besoin de louanges, non, ce n'est pas le simple fait qu'on m'ait trouvé des qualités d'écrivain. Nous parlions plus haut de « l'utilité » de la poésie. Eh bien, ce qui m'a sauvée dans ces circonstances, c'est de sentir que je donnais aux autres quelque chose. Voilà bien des années, j'ai lu une phrase de Simone Weil qui m'a toujours hantée. Elle disait qu'elle ne lisait pas les livres, qu'elle les

dévorait. Il en était de même pour moi. Raison pour laquelle je me fais un point d'honneur de *ne pas* lire certains types de livres. Je n'ai nulle envie qu'ils deviennent la chair de ma chair. Dans les années soixante, je commençai à publier régulièrement, et les gens se mirent à répondre à mes écrits ... Je sentis enfin que mes mots étaient mangés. Pour un écrivain, avoir une relation de symbiose avec la communauté des autres est on ne peut plus nécessaire. S'en passer, c'est vraiment se mutiler. Comme je le disais, j'ai été sauvée à temps de cette mutilation.

Une grande partie du *Book of travel* repose sur des journaux de voyage et le livre lui-même inclut des extraits de journal. Avez-vous toujours tenu un journal ? Croyez-vous que ce soit un mode d'écriture valable ?

Je crois que les journaux sont des modes d'expression inestimables. J'aurais souhaité avoir l'énergie suffisante pour tenir régulièrement un journal, mais mes énergies ont toujours été limitées. J'ai tenu un journal durant toute l'année où j'ai voyagé. J'ai également tenu un journal ... minute par minute, pour ainsi dire ... durant mon emprisonnement à Albany (Géorgie). C'est à partir de ce journal que j'ai écrit *Prison Notes*. Dans les années soixante, quand je participais à des projets, marches pour la paix ou pour la libération d'un pays, d'un groupe, je tenais toujours des journaux. Mais non des journaux publiables tels quels. La plupart du temps, je prenais tout en sténo, j'abrégais les termes, non, ce n'était qu'une série de notes aptes à secourir ma mémoire défaillante.

C'est une des raisons pour lesquelles j'ai mis tant de temps à finir le livre. Bien que diverses interruptions aient également joué leur rôle. Comme par exemple la rédaction de *Remembering who we are*, un livre que je publiai moi-même. Je commençai le second chapitre de *Travel* à l'automne 1972, et n'achevai le chapitre final qu'au printemps 1981. Depuis lors, j'ai apporté quelques améliorations. Pour écrire ce livre, je m'asseyais, je fixais mes notes ... et je les laissais m'entraîner en arrière.

Quand j'avais la patience d'attendre assez longtemps et de m'ouvrir aux impressions, non seulement les détails de nombreux moments me revenaient mais aussi toute la charge de leur signification affective. J'ai souvent été frappée par le fait que, non féministe à l'époque où je rédigeais ces notes (1950-51), nombre de moments que j'avais choisi de consigner me revenaient en mémoire pour des raisons précisément féministes. Autre motivation pour tenir un journal : quand nous le relisons plus tard, nous lui attribuons un nouveau sens. Et ce faisant, nos vies deviennent plus véritablement nôtres.

Depuis votre voyage en Europe, la pensée féministe a fait de nombreux progrès. En 1975, vous écriviez dans une lettre à Arthur Kinoy (*Remembering who we are*) : « Si nous luttons dans ce but, le jour viendra où chacun de nous pourra librement se sentir ni "femme" ni "homme" mais cet individu complexe que nous sommes réellement ... dépouillé des catégories sexuelles arbitraires qui nous divisent les uns des autres ». C'est l'un de mes passages favoris, mais croyez-vous que depuis 1975 des progrès substantiels aient été accomplis dans ce but optimiste ?

Je crois, personnellement, que nous faisons des progrès. Naturellement, je suis assise ici, au cœur des Keys de Floride, et je ne voyage plus comme dans le temps car je n'en ai plus les forces¹. Mais à en juger d'après les gens que nous rencontrons (et nombre de femmes passent par ici) je crois que nous faisons des progrès. Naturellement, ils sont horriblement lents.

Les femmes changent plus vite que les hommes, bien sûr. Mais quand nombre de femmes auront changé, les hommes devront changer aussi ... s'ils veulent notre compagnie. Et notre coopération.

Les hommes auront du mal à changer, c'est certain ... surtout au début. Ils ont beaucoup plus à perdre .. quoiqu'ils aient aussi beaucoup à gagner : la possession de leur moi naturel. A la place de ces grotesques « Seigneur-et-Maître ». Mais il est concevable qu'ils aient la frousse de faire le premier pas. C'est

un processus de désarmement. Et nous, les femmes, nous avons maintenant un réseau de soutien réel et de plus en plus étendu. Les hommes en cours de mutation n'ont pas encore ce soutien, ou du moins des communautés tout à fait exigües. Et ils ne sont pas les bienvenus dans *nos* communautés. Aussi un homme désireux de changer doit-il le faire tout seul. Mais quand un nombre suffisant d'hommes aura fait le premier pas, le plus difficile, d'autres les suivront. Et d'autres encore.

L'un de mes plus chers espoirs repose sur la génération des fils et filles de féministes ... qui élèvent leurs enfants en refusant d'établir cette imbécile distinction entre le fils et la fille. Plus grand sera le nombre de ces enfants, plus profonde sera la différence.

Je suis une optimiste têtue. Etre optimiste est une forme de pragmatisme ... de l'espèce qui n'est pas surprise, néanmoins, quand les choses tournent mal. Quand il existe une chance, aussi mince soit-elle, de gagner ce qu'il nous faut gagner, nous ne devons pas perdre de vue cette chance ... c'est du réalisme.

1. Les années 60 l'ont vue tour à tour à Cuba, où elle rencontra Fidel Castro au titre de membre du Comité pour l'action non violente, dans la marche de San Francisco à Moscow pour la conférence internationale sur le désarmement (1961), dans le Nord et le Sud du Vietnam lors des années 65-67, et enfin en Israël où elle eut un entretien à titre personnel avec Martin Buber.